

Un peu patagon, un peu aléoute

Robert Lévesque

Numéro 317, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2017). Un peu patagon, un peu aléoute. *Liberté*, (317), 69–71.

Un peu patagon, un peu aléoute

ROBERT LÉVESQUE

A tout prendre, ce n'est pas très *smart* pour lui de publier à nouveau ce que l'on appelle sans vergogne la Correspondance d'Arthur Buies. Le professeur Francis Parmentier, qui l'a préparée, présentée et annotée pour feu l'éditeur Marc-Aimé Guérin en 1993 il y aura bientôt cinq lustres, a certes fait un travail nécessaire vu l'importance du bonhomme, car il fallait en effet ouvrir son courrier mais, zut, ce n'était qu'un courrier, justement. Ce n'est pas une Correspondance telle qu'on l'entend quand on pense à celle de Voltaire puisque le chroniqueur magnifique, le fier journaliste de *La Lanterne*, le pourfendeur de sa société, le tue-curés, n'a rien misé de son génie d'attaque dans le genre épistolaire, on n'y trouve aucune réflexion digne d'un grand esprit. Buies n'était pas un Guez de Balzac, un Keats, un Walpole, un Vincent Voiture.

À cet égard, Arthur Buies était un griffonneur, embarrassé, harassé, rédi-geant à la va-vite (« à la course », selon son expression) des demandes d'argent, lançant des piques ici contre un journal, laissant tomber des plaintes là contre une logeuse, faisant ses comptes de boutiquier en travaux d'écritures, démarchant les directeurs de collège pour qu'on lui achète ses monogra-

phies afin d'en faire des prix de fin d'année aux élèves des classes supérieures, aiguillant les livraisons de ses exemplaires aux plus influents, déguisant en apartés des appels du pied pour un contrat, une charge, et usant sans cesse d'un humour fait d'emphase.

Au mieux, on peut – et on pourra toujours si on aime cet homme – lire avec un certain attendrissement les sept lettres nostalgiques à sa sœur aînée Victoria (les seuls rappels de son enfance à Rimouski – le 12 juin 1867, depuis Brest où il vient de descendre d'un paquebot nommé *L'Europe* qu'il a pris à New York et où il attend le train pour Paris, il lui demande : « Te souviens-tu quand nous étions enfants ? »), puis celles, nombreuses, amoureuses, à la jeune Mila Catellier qu'une fois, trois jours avant de l'épouser en 1887 (il a 47 ans, elle en a 23), il se laisse aller à appeler « mon beau bébé noir »... et, deux ans après lui avoir passé la bague au doigt, « mon p'tit chien frisé »...

Ce que je trouve dans la réédition du travail de Francis Parmentier chez Lux en 2017, hormis une dizaine de lettres inédites mais insignifiantes dont une qui aurait été adressée à sir Wilfrid Laurier sans qu'on n'en ait vraiment l'assurance (une demande de traitement de 1500 \$ faite en 1898 pour un

ARTHUR BUIES

CORRESPONDANCE
ÉDITION PRÉPARÉE
ET PRÉSENTÉE PAR
FRANCIS PARMENTIER
LUX ÉDITEUR, 2017, 395 p.

poste de *géographe ou monographe officiel*), c'est l'occasion de réaliser que cet homme – le formidable Buies – n'était pas, au quotidien des missives, ce qu'il est dans nos mémoires, ce qu'il était dans ses superbes chroniques, ce qu'il fut dans sa jeunesse rebelle et ce qu'il a été dans les pages de ses éphémères journaux, *La Lanterne*, *Le Réveil*. Alors, pourquoi nous les ramener ces lettres, ces plis, ces babillardes, ces poulets ?

Moi qui venais de relire les lettres de Tchekhov (*Vivre de mes rêves. Lettres d'une vie*, traduites et annotées par Nadine Dubourvieux chez Bouquins en 2016, comprenant celles longtemps censurées), je me suis fort ennuyé à relire celles du cher Arthur à la lanterne (on connaît, je crois, l'admiration que j'ai toujours vouée à ce rare esprit libre du dix-neuvième siècle canadien-français, cette société si renfermée, si rembarée), quiconque se lassera à le suivre au quotidien de ses courriers (et de ceux qui lui répondent, le relançant, s'offusquant ou l'encensent) dans une routine d'une vie sans rêve (sinon celui d'être l'historiographe de la colonisation), sans regard, ni même, sauf pour sa sœur et sa femme, un seul sentiment... Tchekhov – qui était son contemporain – nous laisse gentiment s'approcher de lui, Buies veille fermement à ce que l'on ne le dérange pas.

On y cherche en vain une réflexion intime ou le moindre originalité sur la littérature, par exemple; ni le jeune homme ni l'homme ne s'attardent à discuter d'autre chose que de banal, d'utile, de débrouille, de désolation, sans jamais relever le propos

Buies n'était pas, au quotidien des missives, ce qu'il est dans nos mémoires, ce qu'il était dans ses superbes chroniques, ce qu'il fut dans sa jeunesse rebelle.

vers ce qui devait bien attirer et faire courir cet esprit vif, ce fin chroniqueur, cet amoureux des voyages, ce curieux de tout inconnu, cet émule canadien du grand Voltaire que l'on a appris à aimer, le fréquentant en lisant, dans la Bibliothèque du Nouveau Monde, les deux volumes de chroniques aussi présentées par le professeur Parmentier. À l'épistolaire, Arthur Buies éteint sa Lanterne... ce n'est pas là qu'il sonne le Réveil. Sans doute se refusait-il à être, dans ses lettres quasi quotidiennes, cet homme imposant qui entraînait dans les estaminets de la rue Saint-Denis, qui portait beau dans les soupers en ville (le curé Labelle, parlant de sa tête, lui demande : « La portez-vous toujours en l'air ? » ; un ami dans une lettre où, je crois, il ose parodier son style verbal hyperbolique (l'essence de son humour) : « Tu entreras le front haut sous les portiques éternels... »), ce gentleman qui fumait les cigares les meilleurs au presbytère de Saint-Jérôme, et qui, débarqué d'un canot d'écorce, bottes aux pieds, n'avait de cesse – tel un découvreur – de crayonner des notes hâtives dans son carnet.

Le 11 avril 1899 (dix-huit mois avant de mourir), il répond, dans une lettre adressée au rédacteur en chef de *La Patrie*, à une enquête de ce journal sur les auteurs favoris de certaines personnalités. Il avoue d'abord qu'il le fait « avec un certain mauvais gré » puis il écrit ceci : « Au reste, je n'ai pas de préférences, je me garderais bien d'en avoir, et je trouve absurde qu'on en ait. Chaque auteur est grand à sa manière, et il existe tant de manières de l'être qu'il est vraiment impossible d'en marquer une de préférence à d'autres ». Cela dit, il en nomme huit, tous Français (on n'imagine pas Buies reconnaître du génie littéraire à un Canadien français, tout de même ! Il les méprise tous ! Avec raison). Sa liste va donc comme suit : Pascal (« je me demande si ce n'est pas un grand poète que je lis en prose »), Bossuet (« jamais la pensée humaine n'a revêtu une pareille grandeur ni une pareille splendeur d'expres-

sion »), Voltaire (« le génie français par excellence »), Diderot (« Le prosateur le plus agréable et le plus séduisant. Diderot est délicieux. Il ne faut pas dire cela aux petites pensionnaires »), Lamartine (« jamais pareille musique n'est tombée du ciel »), Musset (« jamais poète n'a remué de pareilles fibres dans d'aussi beaux vers »), Hugo (« Je ne sache pas que la poésie ait jamais atteint de pareilles hauteurs »), puis Augustin Thierry. Augustin qui ? Un historien oublié qui, au regard des surnommés, détruit à lui seul la désolante déclaration préliminaire de Buies sur le fait que chaque auteur est grand à sa manière...

Sauf dans cette missive-réponse, où il affirme au rédacteur en chef de *La Patrie* être en ces matières « pauvre petit canadien, un peu patagon, un peu aléoute » (drôle de formule pour signifier qu'il est assez *ailleurs*, même là où il est, entre une pampa et un archipel), un seul grand écrivain est nommé dans l'une de ces 270 lettres de Buies (ou à Buies, ou sur Buies) et c'est Émile Zola dont il prend la défense devant un jeune homme, Hector Garneau (fils et petit-fils des historiens Alfred et François-Xavier), qui ne semble pas l'apprécier. Pourtant Zola n'est pas dans le palmarès de Buies envoyé à *La Patrie*. Force est de reconnaître, dans cette liste établie *de mauvais gré*, que le lecteur Buies, admiratif des sommets, des grandeurs, des hauteurs, du génie, mais qui, si l'on en croit ce hâbleur-bluffeur, se garderait d'avoir des préférences, n'en avait que pour les classiques, les Anciens, car où sont les Modernes ? Arthur Buies ne lisait-il pas ses contemporains ? Évidemment ce n'est pas cette correspondance terre à terre qui nous aidera à répondre à cette question, qui reste ouverte... mais la réponse négative m'étonnerait fort même si, dans une autre lettre à Hector Garneau, postée de Rimouski le 7 octobre 1896, il avoue qu'« une bonne partie du mouvement moderne [lui] échappe ».

Les contemporains de Buies, ce sont... disons d'abord que c'est au

premier chef Émile Zola, né la même année que lui à deux mois près en 1840 et qui mourra quelques mois après lui en 1902, puis – au travers des mouvements, parnassien, naturaliste, symboliste – les Verlaine, Maupassant, Mallarmé, Baudelaire, Jules Verne, Barbey d'Aurevilly, Villiers de L'Isle-Adam, George Sand dont on sait qu'il l'a rencontrée à Paris, Gérard de Nerval qui est mort quand Buies avait quinze ans et qu'il aura très bien pu lire lors de ses années parisiennes des années 1850 et puis des années 1860, Huysmans qui va de façon aussi inattendue que lui se convertir au catholicisme à peu près au même moment, Huysmans chez qui le personnage de Des Esseintes dans *À rebours* contient quelque chose du Buies mélancolique, neurasthénique, le Buies célibataire de 34 ans fuyant en train vers San Francisco sur un coup de tête ou une affaire de cœur, et puis les Anglo-Saxons, Oscar Wilde, Joseph Conrad, Edgar Allan Poe.

Et Balzac donc ? Où est Balzac dans l'univers de Buies ? Où est Dumas père ? Balzac dont on ne peut croire que l'orphelin d'une mère morte au loin quand il n'avait que deux ans, élevé par des grands-tantes pieuses dans un manoir de Rimouski avant de rompre à l'adolescence le lien paternel (survivant du maigre argent que lui envoie en le comptant sous par sous une de ses grands-tantes pas si riche, Luce-Gertrude Drapeau, veuve Casault), que le frère qui n'a qu'une sœur aînée à aimer d'un amour sans fin, que lui, Arthur Buies, ne se soit pas emparé de cette œuvre romanesque (de surcroît mise à l'index dans sa province) ? Et Dumas père dont il est tout aussi difficile de croire que le latent mousquetaire Buies, traversant l'Europe, l'Irlande du père détesté, la France de la grandiose misère bohème, l'Italie des camps spongieux de Garibaldi, ne se soit pas entiché et énamouré de cette œuvre éclatante, piaffante, exaltante ?

Les classiques, va (heureusement qu'il y a Voltaire et Diderot !). Mais les primitifs ? Arthur Buies n'a jamais



Pablo

écrit un seul mot sur Rutebeuf, sur Rabelais, sur Villon, sur Ronsard, sur Joachim du Bellay. S'était-il refusé, s'il les connaissait, à évoquer et à faire connaître ces univers riches, universels et libres dans la province si catholique, coffrée, inculte, affairiste, autoritaire, stupide, hypocrite, imbécile, pauvre, inquiète, infériorisée, bête à n'en plus finir, masochiste, pingre, idiote, étroite, provinciale (ici, je lui emprunte ses adjectifs habituels s'agissant du Québec ancien), les gardant par-devers lui, sous sa lampe, pour ses moments de solitude, d'admiration, de réflexion, d'apaisement qui devaient être fort rares, toutefois, car cet homme sortait, courait, discourait, proposait, demandait, cherchait, quêta, et puis il écrivait sur les régions à coloniser, il chroniquait pour le plaisir (le nôtre), et il n'y a que dans une seule de ses lettres écrites à la course qu'il annonce à sa femme Mila, qui l'attend avec leurs trois enfants au Sault Montmorency, qu'il s'apprête à faire « un peu de lecture » dans une chambre à l'hôtel Riendeau de la rue Saint-Gabriel dans ce qui est aujourd'hui le Vieux-Montréal, ajoutant : « ce qui me reposera et m'alimentera le cerveau, en attendant que j'aie fait à Ottawa une campagne sans relâche, qui nous rapportera énormément de monacos »...

L'argent, toujours l'argent, même dans les lettres à sa femme : « je ne

me suis pas occupé de faire de l'argent tout de suite, mais bien plutôt de trouver des travaux sérieux et durables », « néanmoins, je ferai toujours un certain magot tout de même », « je dois toucher de l'argent tantôt, si oui, je mettrai 15 \$ dans ma lettre », « je reviendrai avec un magot, ma bonne petite femme chérie ; je crois tenir la position et nous allons passer un bon hiver », « je pense faire un voyage très fructueux sous tous les rapports. Je t'embrasse énormément chère petite femme bien-aimée. Je me promets de te rendre encore mille fois heureuse sous mon empire ». Sous mon empire...

Les suffragettes ne s'étaient pas encore fédérées du vivant de Buies. On ne peut qu'imaginer l'humour qu'il aurait développé envers elles, au hasard de quelques chroniques, mais je ne crois pas qu'au-delà de son enflure caricaturale habituelle, récurrente, il aurait été l'ennemi de cette (r)évolution. Buies se désespérait de l'inaction. C'est un progressiste dans l'âme. D'où sa rareté dans son époque. Lorsqu'il souhaite que sa femme (qui a donné naissance à cinq enfants en huit ans) soit si heureuse sous son empire, il ne faut pas tant y voir misogynie ou phallocratie (il n'a pas écrit *sous mon emprise*) que bonheur, oui, du bonheur, celui d'avoir enfin une famille à lui, lui qui n'en a pas eu, qui à 15 ans a vu la tombe non entretenue de sa mère à Berbice en

Guyane britannique, qui a tué le père, mais qui tard dans sa vie, aux abords de la cinquantaine, vieil homme à femmes, tiré à quatre épingles, enjôleur, il a – c'est comme sa conversion sans doute – reconnu l'amour dans les yeux de Mila Catellier, à laquelle il s'est fiancé, qu'il a épousée et qui, délaissant sa dernière *maison de garçon*, a fondé un foyer où le père aimera plus que tout, plus que la politique, plus que la littérature, plus que l'argent, ses chers enfants, ceux de son beau bébé noir, de son p'tit chien frisé...

Il fallait qu'Arthur Buies soit heureux quelque part et comme cela n'était pas possible politiquement dans son pays, dans cette province honnie (où il a été au Canada français de son époque, comme l'écrivait Michel Biron dans le numéro spécial que la revue *Liberté* lui consacra en novembre 2008, *ce que sera Thomas Bernhard à l'Autriche*, celle du dernier quart du vingtième siècle), ce le fut intimement dans leur refuge du Sault Montmorency, sur les hauteurs, près des chutes, puis au 284 de la rue Saint-Jean, puis au 26 de la rue d'Aiguillon où il mourra au moment où le siècle suivant s'engageait qui sera celui de la Révolution tranquille dont il aura été le grand ancêtre, le pur esprit, ange et démon, un génie, quoi !

À son cousin Alfred Duclos de Celles, bibliothécaire en chef au Parlement d'Ottawa, Arthur Buies écrit le 12 juin 1888 depuis *chez lui* : « Sache que j'habite les hauteurs, comme Jupiter. J'ai bâti mon aire au sommet de la chute Montmorency, et de là j'illumine l'abîme de mon regard de feu. Bientôt je vais accoucher de deux volumes comme mon *Saguenay*, sur la vallée de l'Outaouais, aussi complets que possible, et dont je surchargerai les bibliothèques de tous les pays connus. [...] J'aspire à me faire couronner. Sois heureux de ma gloire et embrasse-moi. Tu voudras bien faire mes amitiés à ta belle petite femme ».

De tous les pays connus... M'est avis qu'il comptait parmi eux la Patagonie et les îles Aléoutiennes... (L)